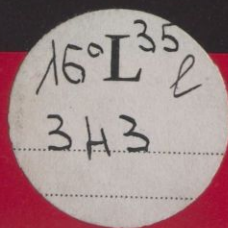


Jacques Marseille – Martine Sassier

**“ Si ne veulent
point
nous rinquerir
in va bientôt
tout démolir !**

LE NORD EN GRÈVE

AVRIL / MAI 1880



Préface de Pierre Pierrard

02101-5801-0070-10
Jacques Marseille + Martine Sassier

92
27

**Si ne veulent
point
nous rinquerir
in va bientôt
tout démolir !**

LE NORD EN GRÈVE

AVRIL / MAI 1880

Préface de Pierre Pierrard

16° LQ³⁵
343

DL-07-04-1982-10154

Jacques Marseille - Martine Sassier

Si ne veulent
point

nous rinduerir
in va bientot
tout demolir !



LE NORD EN GRÈVE

AVRIL \ MAI 1980

Préface de Pierre Fournier

© Jacques Marseille-Martine Sassier, Paris 1982
21, rue Brézin. 75014 PARIS

Jacques Marseille, né en 1945 à Abbeville, fait ses études supérieures à Lille. Après l'agrégation d'histoire — il a 23 ans —, son premier poste le conduit dans un lycée parisien. Depuis 1970, il enseigne à l'université de Vincennes-Saint-Denis. Il achève une thèse d'histoire économique.

Il a déjà publié : *Une famille de paysans du Moyen Age à nos jours*, INF Hachette, 1979 (4^e édition); *Une famille d'ouvriers de 1770 à nos jours*, INF Hachette, 1981.

Martine Sassier, née en 1946 à Paris, historienne de formation, a d'abord collaboré à des émissions de radio et de télévision. Depuis plusieurs années, elle travaille pour la presse et l'édition. Elle a également écrit et traduit de nombreux ouvrages documentaires destinés aux jeunes.

Jacques Maréchal, né en 1945 à Abberville, fait ses études supérieures à Lille. Après l'agrégation d'histoire — il a 23 ans —, son premier poste le conduit dans un lycée parisien. Depuis 1970, il enseigne à l'université de Vincennes-Saint-Denis. Il achève une thèse d'histoire économique.

Il a déjà publié : *Les familles de paysans du Moyen Âge* (à nos jours, IUF, Hachette, 1979 (6^e édition); *Les familles d'ouvriers de 1870 à nos jours*, IUF, Hachette, 1981.

Martine Sauter, née en 1946 à Paris, historienne de formation, a d'abord collaboré à des émissions de radio et de télévision. Depuis plusieurs années, elle travaille pour la presse et l'édition. Elle a également écrit et dirigé de nombreux ouvrages documentaires destinés aux jeunes.

Préface

L'année 1880 est capitale dans l'histoire du mouvement ouvrier français, puisqu'elle est marquée par le retour des Communards, amnistiés quelques jours avant la célébration du premier 14 juillet républicain, et par la rencontre de Karl Marx et de Jules Guesde, rencontre décisive d'où est sorti le Manifeste-programme des socialistes révolutionnaires, bientôt regroupés en un Parti Ouvrier Français, noyau de la future S.F.I.O.

La carrière de Jules Guesde, en ses débuts, est intimement liée à l'histoire de Roubaix, cette "ville américaine" qui, en 1880, est en plein processus de remplissage, remplissage qui sera atteint dès 1896 lorsque 124 000 personnes s'entasseront dans un espace de 350 hectares de propriété bâtie. Capitale continentale de l'industrie lainière, qualifiée déjà de "Manchester du Nord", Roubaix, en 1880, connaît une flambée économique nouvelle qui a pour effet de rendre plus sensibles, plus insupportables les retours périodiques du chômage et une dichotomie sociale qui oppose sur tous les plans — matériel, physiologique, culturel, social — une opulente classe d'industriels et une masse ouvrière

fortement alimentée par les Flamands qui ont fui la sur-misère des campagnes belges, et vouée, sans espoir d'en sortir, au triangle maudit constitué par le taudis, le cabaret et la fabrique.

Auteur d'une très vivante monographie consacrée à *Une famille d'ouvriers de 1770 à nos jours* (Hachette, 1981), que la presse a saluée comme un événement, car elle inaugurerait un nouveau genre où l'austère Clio daignait enfin se mêler au peuple, Jacques Marseille, en collaboration avec Martine Sassier, signe aujourd'hui un essai historique, tout aussi passionnant, sur les grandes grèves d'avril-mai 1880 dont la région du Nord et particulièrement la ville de Roubaix furent le théâtre. Grèves peu connues, et même un peu occultées par les annales officielles et qui, cependant, sont fortement significatives : par leur durée, insolite (36 jours), par la masse des participants (plus de 10 000), par leur déroulement, caractérisé à la fois par une espèce de désespoir né d'une misère d'autant moins supportable qu'elle était distillée par une industrie en plein expansion, et aussi par le fait qu'elles ont permis à toute une culture ouvrière — proclamations, affiches, chansons... — de se révéler, le patois du Nord apportant à son expression une originalité qu'on ne retrouve pas en d'autres lieux. En empruntant à l'une de ces chansons de révolte et de combat deux vers : *Si ne veulent point nous rinquerir, in va bientôt tout démolir*, Jacques Marseille et Martine Sassier ont fait beaucoup plus qu'œuvre de folkloristes. Ils ont fait jaillir la source cachée au sein d'une conscience ouvrière qui, jusque-là, était incapable de s'exprimer; ils ont ressuscité la parole ouvrière dans sa

naïveté et sa force, une parole que les notables, et après eux les historiens, ont eu grand tort de négliger. La détermination des grévistes du printemps de 1880 est d'autant plus remarquable que la classe ouvrière, surtout là où régnait la grande industrie, était encore peu politisée.

Si elles échouent, du fait essentiellement de l'intransigeance des patrons — intransigeance dont les auteurs témoignent en s'aidant de documents d'autant plus éloquents qu'ils sont inédits —, les grèves de 1880 eurent cependant des prolongements importants et remarquables. L'année 1880 n'était pas terminée que naissaient à Roubaix les premiers groupes socialistes qui allaient, douze ans plus tard, conquérir la mairie.

Nourri à la fois de leur érudition, de leur curiosité et de leur enthousiasme, l'ouvrage de Jacques Marseille et Martine Sassier atteint un but que l'histoire sociale universitaire atteint rarement : le cœur d'un peuple, un peuple souffrant mais digne et pudique, dont l'histoire, trop souvent ignorée ou méprisée, s'inscrit en filigrane de l'histoire officielle.

Roubaisien de naissance et historien de ce Nord dont les Français ignorent l'énorme poids économique et humain, je suis particulièrement heureux de préfacer un livre qui est à la fois chaleureux et fidèle aux normes de la recherche historique. Je lui souhaite de très nombreux lecteurs.

Pierre Pierrard

Avant-propos

Le 20 avril 1880, au début d'un bel après-midi, 112 ouvriers tisserands employés chez le sieur Louis Deccatignies et 162 du tissage mécanique du sieur Duvillier-Eloy, fabricants à Roubaix, se mettent en grève.

Le soir même, le maréchal des logis et les brigadiers de la gendarmerie locale écrivent au préfet du Nord : "Des mesures sont prises pour maintenir l'ordre dans le cas qu'il viendrait à être troublé, ce qui ne paraît pas probable..."

Une semaine plus tard, tout le Nord industriel est en grève. On compte 13 206 grévistes à Roubaix, 7 831 à Armentières, 5 820 à Tourcoing, 2 994 à Houplines, 2 250 à Croix, 1 954 à Lille, 1 500 à Jeumont, 650 à Wattrelos, 647 à Halluin, 450 à Wasquehal, 325 à La Madeleine, 150 à Marcq-en-Barœul et 140 à Nieppe.

La France vit alors à l'heure septentrionale. Du 1^{er} mai au 1^{er} juin, le préfet du Nord, Paul Cambon, envoie quotidiennement au ministre de l'Agriculture et du Commerce télégramme sur télégramme et... 17 rapports écrits. De Paris, arrivent les envoyés spéciaux du

Temps, du *Gaulois*, du *Figaro*. Le *Times* et la *Gazette de Cologne* dépêchent, eux aussi, des journalistes à Roubaix, dans la "nouvelle Manchester", dans "cette ville américaine transportée dans le beau département du Nord".

Durant les 36 jours qu'a duré cette grève, toute une culture populaire se révèle à nos yeux : originale, foisonnante, tressaillant au premier soleil. La grève est lutte, mais elle est également fête, moment privilégié de la parole et de la conscience ouvrières. Comme l'écrit Michelle Perrot, l'historienne des grèves du XIX^e siècle, il ne viendrait à l'idée de personne de juger de la psychologie des croyants d'après les seuls textes liturgiques. "Les études de sociologie ou d'ethnologie religieuses nous ont appris à confronter la maxime d'un commandement, les accents d'une prière aux gestes et aux pratiques du plus grand nombre."

C'est la pratique "liturgique" quotidienne des grévistes, les émois et les espoirs de ces femmes et de ces hommes que nous avons voulu décrire à travers le récit de ce "fait divers".

Pour ce faire, nous avons dépouillé les fonds déposés aux Archives départementales du Nord et aux Archives nationales. A cette époque bénie de l'historien, tout s'écrit, même les reconnaissances de dettes des "indics" signées à 11 heures du soir dans les locaux du commissariat de police de Tourcoing. A cette époque de la Troisième République balbutiante, les préfets interrogent l'événement pour chercher les "remèdes" propres à affermir le régime. A cette époque, les grévistes griffonnent d'une main maladroite leurs revendications et

leurs chansons. Que deviendront nos historiens de demain privés de matière première par l'utilisation abusive du téléphone?

Pour faire revivre le débordement de cette vie, nous avons également utilisé la presse locale et nationale ainsi que les grands "reporters" qui, comme Jules Huret, ont sillonné la France industrielle et rapporté ce qu'ils voyaient ou ce qu'on leur disait¹.

Nous avons enfin utilisé les ouvrages généraux portant sur l'histoire du Nord et de Roubaix, en signalant toutefois la faiblesse des renseignements sur ces grandes grèves d'avril-mai 1880. Pourquoi ce silence? Parce que, et c'est bien dommage, les grèves qui échouent sont trop souvent les mal aimées de l'Histoire.

¹. L'ouvrage de Jules Huret, *Enquête sur la question sociale en Europe*, a été écrit à la suite de voyages effectués en 1892-1894. Nous nous sommes posé la question de savoir s'il pouvait être utilisé pour broser le tableau de la vie ouvrière à Roubaix en 1880. Une confrontation minutieuse de ce témoignage avec les archives et les documents d'époque nous a convaincus que, 12 ans après, le discours, les lieux, et même les salaires n'avaient guère évolué.

leurs chances. Que deviennent nos historiens de demain privés de matière première par l'utilisation abusive du téléphone?

Pour faire revivre le débordement de cette vie nous avons également utilisé la presse locale et nationale ainsi que les grands "reporters" qui, comme Jules Huret, ont sillonné la France industrielle et rapporté ce qu'ils voyaient ou ce qu'on leur disait.

Nous avons enfin utilisé les ouvrages généraux pour tant sur l'histoire de Nord et de Roubaix, en signalant toutefois la faiblesse des renseignements sur ces grandes grèves d'avril-mai 1886. Pourquoi ce silence? Parce que, et c'est bien dommage, les grèves qui échouent sont trop souvent les mal aimées de l'Histoire.

L'ouvrage de Jack Huret, *Reportage sur la grève des textiles à Roubaix*, a été écrit à la suite de voyages effectués en 1905-1906. Nous nous sommes posé la question de savoir s'il pouvait être utile pour l'histoire de la vie ouvrière à Roubaix en 1886. Une consultation minutieuse des témoignages avec les archives et les documents d'époque nous a convaincus que, 11 ans après, le Huret, tel quel, et même les citations qu'il avait écrites.

La ville américaine

Quelle est dans l'Europe du XIX^e siècle la "ville américaine", la ville-champignon, la ville-pieuvre allongeant ses tentacules sur les campagnes environnantes pour y aspirer les surfaces à bâtir? Berlin? Glasgow? Lyon? Paris, alors? Non, Roubaix.

De 1800 à 1900, la population de Roubaix s'est accrue de mille trois cent quatre-vingts pour cent, loin devant Berlin qui fait quand même bonne figure avec huit cent dix-huit pour cent, loin devant Glasgow avec ses six cent trente et un pour cent, loin devant Paris et ses quatre cent cinquante pour cent, très loin devant la rivale lilloise avec ses trois cent soixante dix pour cent.

En 1800, Roubaix abritait 8 300 habitants : un gros bourg en somme. En 1896, 124 000 personnes s'entassaient sur 350 hectares de propriété bâtie. Une nouvelle Manchester, une ville manufacturière, une ville saluée par un poète roubaisien anonyme mais sans talent comme une "ville sans passé d'art, sans beauté, sans histoire". Étrange destin que celui de cette cité qui ne dispose même pas d'une voie d'eau, que boudent les rivières qui la contournent, la Lys, la Deule et l'Escaut,

qui, en 1824 encore, n'était reliée à Lille que par un mauvais chemin vicinal non pavé.

Il y a un peu plus de 100 ans, en l'année 1880, 90 000 personnes vivent à Roubaix. Ville grouillante, ville-passoire, ville où l'on naît, où l'on meurt, où l'on arrive et d'où l'on part aux rythmes fiévreux imposés par la jeunesse d'une population dont la moitié a moins de 20 ans. Roubaix? Pour le journaliste du *Temps* qui la découvre en ce mois de mai 1880, c'est la "ville américaine transportée dans ce beau département du Nord".

Tous les ans, 3 400 naissances viennent grossir les effectifs de la "chair à misère". De ces 3 400 bébés dont les premiers regards s'ouvrent sur les cheminées des usines, sur le sourire d'une mère déjà déformée par plus de 10 ans de travail industriel à raison de 14 heures par jour, un tiers ira rejoindre la population du cimetière avant l'âge d'un an. Triste record de France que Roubaix partage d'ailleurs avec sa voisine lilloise.

Pourcentage des décès avant l'âge d'un an

Roubaix	30,6
Lille	29,4
Reims	26
Rouen	25,1
Le Havre	22,3
Marseille	17,4
Nantes	15
Saint-Étienne	14,3
Toulouse	12,9
Bordeaux	12,7
Lyon	12

L'inégalité commence à la naissance, la disgrâce aussi. Comment pourrait-il en être autrement dans ces cités industrielles où les mères travaillent jusqu'au dernier jour de leur grossesse, debout, au milieu de la poussière? Comment s'étonner que ces femmes mettent au monde des enfants pesant en moyenne 2,9 kilos alors que celles qui ont pu se reposer, de rares privilégiées, voient leurs petits peser entre 3,2 et 3,5 kilos?

L'autre cap à franchir pour les bébés roubaisiens était l'âge de 5 ans. Près d'un cinquième n'y résistait pas. Le mois d'août était le plus terrible. La gastro-entérite, la diarrhée verte et la fièvre typhoïde faisaient alors des ravages. Mais comment empêcher les enfants de jouer dans la cour au milieu des détrituts et des eaux sales? Comment les empêcher de porter à leur bouche les déchets qui restent sur la terre battue? Comment les empêcher de boire l'eau du puits commun? Certes, il existait bien un projet de fournir à la population une eau saine, mais il fallait aussi tenir compte des besoins de l'industrie qui réclamait une quantité d'eau sans cesse croissante pour le service de ses machines...

Alors, si bon an mal an, la moitié seulement des enfants survit après l'âge de 5 ans et atteint l'âge adulte, d'où viennent les autres? De la Belgique voisine. Comme les villes américaines, c'est à l'immigration que Roubaix doit son essor. En 1880, Roubaix est une *ville belge* puisque plus de la moitié, cinquante-trois pour cent pour être précis, de ses habitants sont belges. Ils apportent à la ville un sang neuf, un esprit de fronde. Ils causent ainsi beaucoup de souci aux ouvriers roubaisiens, qui acceptent difficilement ceux qui viennent

des jaquettes. Certains avaient même arboré la cravate blanche. Certes, les gens du peuple qui se pressaient dans la salle des adjudications avaient oublié d'ôter leur chapeau ou leur casquette. Certes, un grand nombre d'entre eux s'étaient juchés sur les bords intérieurs des fenêtres, voire même sur le piédestal que surmonte le buste de la République, mais, pour A. Reboux, ces "ouvriers endimanchés" venant prendre l'administration d'une ville de 120 000 âmes avaient quand même fière allure. Si le nouveau maire Henri Carette renonçait au moins à se faire appeler "citoyen-maire"...

"L'honneur qu'on me fait en me nommant maire de la ville de Roubaix, la plus industrielle de France et même de l'Europe, me fait un devoir de vous remercier d'abord, citoyens conseillers municipaux, de la marque de sympathie que vous m'avez témoignée et, ensuite, les électeurs de la confiance qu'ils nous ont accordée en nous envoyant ici.

"Cette confiance, nous ne la tromperons pas; tous nos efforts tendront à la justifier, en accomplissant dans son entier le programme que nous avons accepté et qui nous a apporté le succès dont nous sommes aujourd'hui si fiers.

"Nous savons sans nous effrayer quelles difficultés nous attendent au début de notre mandat administratif, mais nous mettrons à les surmonter toute la patience, toute l'énergie dont peuvent être capables des travailleurs dont toute l'existence s'est écoulée dans les durs labeurs de l'usine, les misères de l'apprentissage et les soucis du lendemain et qui veulent l'amélioration de leurs semblables sous le drapeau de la République

démocratique et sociale.”

Et l'on pourrait ajouter la conquête de leur dignité. Le jeudi 5 mai, entre les deux tours de l'élection municipale, un membre de la Conférence Saint-Vincent-de Paul est allé voir une pauvre femme dans une courée du fond du Fontenoy.

— Monsi, lui a-t-elle dit, in vous r'mercie d'tous vos bontés, puisqu'in n'vo verra pu.

— Comment, vous ne me verrez plus? Vous n'avez donc plus besoin d'aide? Votre mari a trouvé du travail? Vous avez fait un héritage?

— Mais nin, mon Monsi, vous savi bin qu'après diminsche, in aura tertous de l'viande et du pain à l'mairie, et qu'in n'ara pu b'son de vous aut'es.